

Inverview avec Aminata Sow Fall

Mame Selbee DIOUF

“Si je dis que je suis femme, une femme qui écrit, cela pourrait supposer qu’il y a des choses que je laisse à l’homme.”¹

—Aminata Sow Fall

Aminata Sow Fall est née le 27 Avril 1941 à Saint-Louis au Sénégal. Après des années d’études primaires et secondaires à Saint Louis, elle termine ses études secondaires au lycée Van Vo de Dakar. Elle fait ses études supérieures à la Sorbonne où elle obtient une licence en lettres modernes. Mariée en 1963, elle retourne au Sénégal pour enseigner les lettres modernes. Membre de la commission nationale de réforme de l’enseignement du français, elle est nommée directrice de la propriété littéraire à Dakar de 1979 à 1988. Elle est actuellement directrice du centre d’animation et d’échanges culturels (CAEC) et de la maison de publication Khoudia. Elle dirige aussi le centre international d’études, de recherche et de réactivation sur la littérature, les arts et la culture (CIRLAC) qui organise des conférences internationales à Saint Louis.

Aminata Sow Fall peut être considérée comme la première femme écrivain en Afrique francophone. En effet, son premier roman *Le revenant*², publié en 1976 par les Nouvelles éditions africaines fut la première œuvre

de fiction publiée par une femme en Afrique francophone. Son deuxième roman *La grève des Battus*³ recevra le prestigieux Prix Goncourt et Le grand prix littéraire d'Afrique noire. Quant à son troisième roman *L'appel des arènes*⁴, il sera attribué Le prix Goncourt et Le prix international Alouine Diop pour les lettres africaines. Depuis 1983, année de l'édition de son troisième roman, Aminata Sow Fall a publié *L'ex-père de la Nation*⁵, *Le Jujubier du Patriarche*⁶, *Douceurs du bercail*⁷ et enfin *Un grain de vie et d'espérance*⁸.

Interview

Diouf: Quels sont les principaux jalons et/ou repères qui marquent votre trajectoire avec un impact réel sur celle-ci?

Sow Fall: Le premier jalon c'est évidemment quand j'ai publié mon premier roman, *Le revenant*, et que je l'ai apporté chez l'éditeur en 1973. C'est sorti trois ans plus tard parce que le directeur littéraire avait pensé que les Occidentaux ne comprendraient pas parce que c'était trop ancré dans nos cultures locales et qu'il fallait viser plutôt des choses qu'ils comprenaient. *J'avais dit non parce que je pense que c'est à travers les profondeurs de nos cultures que nous pouvons rencontrer les autres pour mieux partager.*⁹ Finalement, quand le roman a été publié, ça a eu un succès. C'est le premier jalon.

Le deuxième jalon est venu peut-être juste après, lorsque *La grève des Battus* a été publié. Il y a eu les mêmes discussions avec le directeur littéraire. C'est *La grève des Battus* qui m'a propulsé sur la scène internationale. Bon les autres jalons sur ma carrière littéraire, il y a eu des choses très agréables qui me sont arrivées, qui sont des prix littéraires, des reconnaissances par-ci par-là. J'ai eu le Grand prix littéraire d'Afrique noire en 1980 (l'année de la parution de *La grève des Battus*). J'ai eu aussi le Prix international des lettres africaines qui était décerné en ce moment-là par l'Institut Culturel Africain et là, figurez-vous que je ne savais même pas que le jury se réunissait. C'était une très heureuse surprise. Mais, je dois dire que ce ne sont pas des choses que j'ai marquées d'une pierre blanche.

Quand j'ai commencé à écrire, je n'avais pas l'ambition de devenir écrivain. C'est par hasard que j'ai écrit; je visais simplement d'accomplir une carrière d'enseignement et voilà, il y a eu beaucoup de choses très agréables. Des choses comme cela, ça fait plaisir. Ce n'est pas la vanité de dire que j'ai un prix; c'est simplement qu'on voit qu'on partage ce qu'on

a écrit, ce qui vient de soi-même et qui représente une voix de notre culture, de notre vision du monde, de nos questionnements et aussi de nos idées. Quand on peut partager cela avec des gens qui sont à mille lieues de nos préoccupations, c'est encourageant. Cela montre que l'on s'écoute et que l'on peut s'écouter à travers le monde en dépit de nos différences. L'autre chose qui m'est arrivée c'est quand j'ai été reçue en 2000 comme Docteur Honoris Causa par Mount Holyoke College, une des prestigieuses universités américaines. C'était une heureuse surprise. Il y a d'autres choses que je n'ai pas marquées mais c'est simplement de continuer tranquillement à écrire et de bénéficier du privilège, de la sympathie et de la générosité des lecteurs africains.

Diouf: Dans quel contexte général et singulier se situe la publication de votre premier roman et quel a été l'accueil réservé à cet écrit ?

Sow Fall: Le contexte c'était d'abord que j'ai écrit ce livre, n'est-ce pas, c'était en revenant de France où j'étais restée sept ans. Quand je suis revenue, j'ai vu qu'il y avait un grand décalage avec ce que j'avais laissé quand je partais. Évidemment j'étais revenue de temps en temps en vacances mais je voyais que les choses avaient changé. J'ai eu assez de recul pour voir que les mentalités avaient changé surtout sur une philosophie de l'argent. Quand je partais en octobre 1962, j'étais partie avec la philosophie que les valeurs humaines, les qualités humaines, sont plus importantes que tout et que lorsque les gens n'avaient rien sur le plan matériel, leur qualité morale et intellectuelle faisait qu'on les respectait. On ne respectait pas les personnes parce qu'elles étaient riches mais parce qu'elles étaient riches humainement. L'argent tenait une place prépondérante dans les relations avec les gens parce que, entre temps, une bourgeoisie politico-économique était née. On avait une nouvelle perception de l'argent; ceux qui n'avaient rien n'étaient pas considérés. Cela m'avait un peu choquée. Alors j'ai dit que je vais écrire sur ce thème là sans penser à devenir écrivain. J'ai pensé d'abord écrire une pièce de théâtre. Finalement, je me suis dit que je vais écrire un roman sur le thème de l'argent. J'ai choisi comme personnage une personne intègre, moralement, qui avait des qualités de générosité et qui est poussé par sa soeur et par la société à dilapider l'argent du gouvernement. On l'a poussé à la décadence et quand il est allé en prison, il a décidé de se venger en se faisant passer pour mort. Le soir de ses funérailles auxquels il avait participé en s'étant déguisé, il revient récupérer son argent, pas pour s'enrichir,

mais pour l'offrir à la seule personne qui ne lui avait jamais témoigné de la sympathie.

J'ai écrit ce livre et j'étais voisine du professeur Madior Diouf que je ne connaissais pas très bien. J'ai donné le texte à taper à mon cousin et quand il a terminé de dactylographier le texte, j'étais à la maternité en train d'accoucher. Alors il l'a remis à mon mari, qui, un jour, alors qu'il discutait avec le professeur Madior Diouf lui dit: Tiens, Aminata a écrit un roman. Je ne savais pas que mon mari avait découvert le roman. Je ne lui en avais pas parlé. Alors quand il en a parlé à M. Diouf, ce dernier a voulu tout de suite voir le roman et il a dit qu'il fallait absolument publier. C'est ainsi que j'ai amené le manuscrit aux Nouvelles Editions africaines. J'ai eu la liberté de discuter de mon manuscrit, parce que je ne voulais pas publier coûte que coûte. S'il y avait des fautes, des maladroites de style, j'acceptais de corriger; mais si c'est à cause du caractère local, le fait que je parle de ce qui nous intéresse, là je ne suis pas d'accord parce que *l'universel est en chacun. C'est en allant à la rencontre des autres qu'on peut avoir un échange fructueux. Si j'écris en me disant que je vise les occidentaux, je peux produire une œuvre bâtarde.* J'ai très tôt découvert la littérature occidentale et c'est à travers cela que j'ai saisi ce qu'ils sont, comment ils pensent, et quelle est leur vision du monde. *Au-delà des expériences particulières, ce qui est intéressant c'est de voir le soubassement qui humainement commande ce qui bouge dans la littérature et dans ce sens là, nous sommes tous humains et nous nous rencontrons sur l'universel de notre humanité.*

Diouf: Vous inscrivez-vous bénévolement dans une tradition littéraire précise ou alors dans une perspective de rupture et le cas échéant en quoi ?

Sow Fall: *Ma conviction de toujours c'est que l'acte littéraire, c'est un acte de choix, de liberté. C'est un acte où l'on doit s'exprimer avec sincérité, c'est un acte aussi de création. C'est une activité artistique avant même d'être une activité de militantisme quelconque; même si l'acte génère des questionnements, des positionnements et tout ça, cela ne doit pas être le point de départ. Si par exemple un militantisme quelconque m'avait guidé, j'aurais écrit des essais ou des pamphlets ou des textes de la tête, des textes du cerveau, n'est-ce pas ? Moi j'écris des textes de l'émotion, même si la conséquence est que cela véhicule des idées. C'est pourquoi je ne me suis pas inscrite dans une ligne de militant disant: je vais écrire pour être fidèle à... non non, je dis... j'écris ce que j'ai à écrire.*

Le fait de pré-positionner ma ligne et tout ça je crois que ça m'aurait perturbé. Je parle pour moi-même, je ne parle pas pour les autres. Les autres aussi sont libres d'avoir leur propre vision de la chose littéraire. Je ne suis pas en train de théoriser mon écriture. Je veux d'abord écrire et peut-être les critiques et moi-même en relisant, que je puisse voir où je m'inscris. Non, *pour moi, c'est ce besoin de m'exprimer, ma vision des choses qui guide mon activité littéraire, rien d'autre. Je ne suis pas dans une école de contribution, de collaboration, de protestation ou autre. Pour moi, l'acte littéraire ne doit se justifier que par lui-même. Maintenant il faut être conscient, il faut que l'on sache que l'on n'écrit pas ex-nihilo. On ne peut pas être incolore et inodore. Ce n'est pas réaliste parce que l'acte littéraire est par essence une subversion, parce qu'en écrivant j'engage; que je le veuille ou non, j'engage énormément de gens. Tous ceux qui écrivent engagent l'humanité tout entière.*

Diouf: La représentation féminine dans vos textes s'inscrit-elle en rupture ou en continuité par rapport aux traditions romanesques francophones et Africaines?

Sow Fall: Encore une fois je n'ai pas pris comme point de repère des traditions romanesques. J'ai essayé autant que possible d'être moi-même. Quand je dis être moi-même, c'est évidemment moi-même; je fais partie de tout un système de représentation. Je suis nourrie, j'ai été nourrie par tout un système de représentation, n'est-ce pas? Mais tout cela sort de manière inconsciente. *Par ailleurs, évidemment je suis dans la tradition, je suis dans une tradition qui bouge. Je sais que j'appartiens à une ou des cultures. Je sais que j'ai énormément de vision. Je sais que ce serait mortel de s'enfermer dans ces visions parce que même la culture, quand elle ne se renouvelle pas, quand elle ne se remet pas en question, elle devient appauvrissement. Elle ne devient plus un élément de richesse et de nourriture mais d'approfondissement mortel sur le plan de la pensée, sur le plan des idées, sur le plan de la morale, sur le plan physique.* Alors donc je sais que le monde est toujours en mouvement et je sais que chaque jour, j'évolue en prenant, en rejetant, en adoptant; mais j'essaie en même temps d'être moi-même. Pour moi, c'est la loi de la nature. Donc je ne me focalise pas sur ces représentations; je préfère revoir après mon texte et découvrir moi-même, voir quelle est son évolution, n'est-ce pas? Cela peut être des choses sur lesquelles je n'avais jamais été consciente et qui me sont révélées à travers le texte que je vois moi-même.

Diouf: A propos de Douceurs du Bercaïl, qu'est-ce qui a déterminé le choix et le portrait du personnage principal, Asta Diop?

Sow Fall: Ce qui a déterminé le choix... là, on dit héroïne, vous avez bien fait de parler de personnage principal parce que beaucoup de personnes me reprochent de n'avoir pas d'héroïne. Là ça vient comme ça. C'est venu comme ça. Je n'ai pas cherché une femme, je n'ai pas dit que je mettrais une femme. C'est venu comme ça. Il me fallait quelqu'un, il s'est trouvé que c'est une femme et c'était bien d'ailleurs parce que j'avais besoin d'un personnage fort. Fort comme ça, cela ne pouvait être qu'une femme. Déterminé comme ça, visionnaire, battante, cela ne pouvait être qu'une femme. Cela n'apparaît pas toujours chez les occidentales qui pensent que... je respecte d'abord les femmes, je respecte encore plus les personnages masculins. Ce n'est pas ça. *J'ai toujours eu la conviction depuis mon jeune âge, sans y avoir réfléchi que les femmes ont une force extraordinaire. La force ce n'est pas la virilité qui gronde, qui commande; c'est la force qui maîtrise, qui en même temps adhère et qui est mêlée à une intelligence qui ne se dévoile pas tous les jours, mais qui permet d'avoir une emprise réelle sur une chose. Les femmes sont fortes; peut-être elles n'ont pas toujours eu l'occasion de trouver cette force là en elles-mêmes, ces ressources énormes parce que quand on a tendance que de ne voir l'asservissement des femmes n'est-ce pas?*

Bon! Je dis que le jour où les femmes auront conscience de ce qu'elles peuvent réellement faire, elles peuvent sans bataille, sans s'entredéchirer et sans combat inutile, elles peuvent certainement en se disant là, debout, insistant, elles peuvent changer le monde. Alors, n'est-ce pas, voilà donc la représentation de Asta. Il me fallait quelqu'un de fort, il me fallait quelqu'un qui ait une... je ne veux pas parler de modernité parce que la modernité ce n'est pas un concept qui appartient à une classe, à une société, à une culture. Chacun construit sa modernité mais en tout cas elle a été en contact avec la modernité qu'on comprend parce actuellement, quand on parle de modernité, on pense l'occident, n'est-ce pas? Ce n'est pas seulement ça la modernité. *La modernité, c'est quand à chaque moment on peut être en accord, en harmonie avec son monde dans la satisfaction des besoins élémentaires et en laissant une place à une vision de transformation pour pouvoir toujours s'intégrer dans le futur sans renier ce que l'on est.* Voilà, pour moi la modernité, c'est ça.

Donc, Asta a fait des études, elle a tout fait pour réussir, elle a aussi une vision très claire des choses et de ce qu'elle veut. Elle n'a jamais eu en tête l'idée d'aller émigrer pour fuir le dénuement et voilà que le sort

s'acharne sur elle. Quelqu'un qui sache se battre, qui est là, c'était Asta; mais vraiment sans aucun préjugé et c'est comme ça que j'ai vu après, qu'elle répondait parfaitement à la représentation que j'avais dans ma tête et elle a comme pendant une femme forte qui est Anne, et ça c'était important. Il me fallait trouver... pour moi c'était l'amitié pure entre deux êtres qui ne sont pas des mêmes horizons culturels.

Diouf: Qu'est-ce qui justifie chez vous l'omniprésence de la thématique des conditions socio-économiques du Sénégal post-colonial dans votre corpus?

Sow Fall: Non, ça non plus... parce que je vis là. Mon objet, ce n'est pas de montrer les conditions socio-économiques; c'est de montrer des gens qui évoluent dans ça. Forcément ils évoluent dans ce que... je n'essaie pas de manière artificielle de dire oui. Je sais viser le public occidental pour pouvoir sortir ces personnages de leur vie. Moi je ne le fais pas. *Vous savez, il y a un leurre extraordinaire de croire que dans la littérature, on peut sortir les êtres de leur propre condition sociale ou autre.* Cela n'existe pas, ça n'existe pas. Il y a que les sociétés évoluent, et que nous sommes encore tous proches, tous trempés, n'est-ce pas, tous imprégnés de notre environnement. Quel que soit notre degré d'évolution, nous baignons encore, nous sommes encore bien plongés dans nos réalités socioculturelles; on ne peut s'en dégager. Quand vous lisez un roman occidental, c'est le reflet du monde occidental que vous voyez, ce n'est pas un monde... l'écrivain occidental n'a rien inventé, il a réinventé comme nous; moi, je n'ai rien écrit de concret comme représentation, je fais de la recomposition, parce que ce que j'écris, personne n'a jamais vu une grève de mendiants n'est-ce pas?

Les occidentaux, ils vous décrivent quoi? Ils vous décrivent ce qu'ils pensent, comment leur société les forge. Quand vous lisez de la littérature aux Etats-Unis, qu'est-ce que vous voyez? Toutes les violences, tous les... Il y a de bonnes choses aussi... tous les rêves. *Dans chaque société, l'écrivain rêve sa société mais en partant de ce qu'il a complètement absorbé de cette société.* Donc moi, je ne fais pas de représentation, je n'ai pas un rôle de sociologue ou de journaliste qui rapporterait la société. Pour moi ce n'est pas ça. C'est l'individu, ce sont les mendiants qui pour moi sont des êtres humains qui méritent qu'on les respecte, n'est-ce pas, et qui voient que justement la société avec ses croyances les pousse. Et la société un peu partout ce n'est pas seulement les nantis, les puissants et les politiques, c'est tout le monde.

Diouf: La part historique qui transparaît dans votre production est-elle l'indice d'une visée ou d'une finalité historiographique?

Sow Fall: Non, non, pas du tout... parce que je sais qu'en tant que romancière, je ne peux rien apporter à l'histoire. Je vais même vous dire une chose, j'ai écrit des textes qui plus ou moins peuvent faire dériver à l'histoire. J'ai écrit *Le jujubier du patriarche* qui a comme prétexte l'épopée; je n'ai jamais cherché l'épopée, j'ai créé de toutes pièces ce qui est censé être une épopée du moyen âge. Je ne cherche jamais la vérité historique parce que je n'écris pas des romans historiques. Je veux rêver et créer, recréer ce que je pense, les brides de choses que je saisis par-ci par-là. Je ne cherche ni la vérité historique, ni la vérité sociale parce que ça n'a pas d'intérêt. Le journaliste, il le ferait mieux que moi. *J'écris un texte, tout ce qui est à côté, tout ce qui est concret, c'est des prétextes que je change à mon gré et aussi en relation avec mon propre texte. La représentation au sens propre, ce n'est pas mon objectif; mon objectif c'est ce que littérairement j'ai pu tirer de ça et je n'ai cherché ni la fidélité historique, ni la fidélité par rapport aux faits sociaux; j'ai fait de la littérature mais je sais que la littérature ne peut jamais se détacher de ces choses là.*

Diouf: Que vous inspire le féminisme ? Etes-vous féministe ? Que pensez-vous de la perspective féministe comme soubassement de l'écriture romanesque?

Sow Fall: Bon ce que je pense du féminisme, c'est que tout le monde est libre de choisir... que le féminisme, j'ai été témoin de son apogée quand j'étais étudiante en France avec le mouvement de libération de la femme, le MLF. Ce que j'avais perçu, c'était que... Je dis bien ce que j'en avais perçu, ça ne veut pas dire que c'est la vérité mais c'est ma perception du discours et du langage. C'est comme si on voulait ressembler aux hommes. *Moi j'ai pensé que nous sommes infiniment plus riches et plus complexes que les hommes, tout simplement parce qu'on a des facultés intellectuelles que les hommes ont mais qu'en plus je trouve qu'on a quelque chose que nous ne devons pas sous estimer et que les femmes ne voulaient pas en entendre parler, c'est l'intuition. L'intuition c'est quelque chose de grandiose, c'est quelque chose de sublime. L'intuition c'est une lumière. Je crois que la femme est inspirée. La femme est toujours en puissance cette inspiration. Si vous réfléchissez, c'est cette inspiration qui amène vers la lumière, la beauté aussi. Je pense que c'est la femme qui*

a inventé l'esthétique sur son corps toujours un attrait inné vers l'arrangement, les belles choses, sur son corps, son environnement, elle range toujours n'est-ce pas? Cela demande toujours une prédisposition à l'adhésion des choses, adhérer, se fondre dans la chose. Quand vous créez, vous vous fondez dans un autre corps, vous faites abstraction de vous-même, vous créez. C'est comme ça que quand vous écrivez une phrase, vous vous demandez comment vous avez pu écrire cela. La femme a ça, elle a ces deux éléments. L'homme évidemment a son intelligence, son intelligence est soutenue par sa force physique, sa rage de vaincre, de posséder, de maîtriser. *Quand la femme va vers l'adhésion, l'homme va vers la maîtrise. Je dis que moi je préfère être femme, être une personne a part entière, dignité entière, dignité égale à celle de l'homme mais en gardant aussi ce qui me distingue de l'homme, qui ne m'infériorise pas. Au contraire j'ai deux choses vraiment importantes et j'ai cette intelligence qu'il a et je peux devenir astrophysicien, agrégé de mathématiques... Alors dans ce sens là où on combat pour dire je suis l'égale de l'homme, je dis non, je ne suis pas féministe.* Si c'est pour faire du militantisme je dis non parce que je n'ai pas besoin de faire ce militantisme là. Je dis qu'il faut s'opposer simplement; quand je suis à l'école primaire, au lycée, au travail avec les hommes, je peux faire ce qu'ils peuvent faire. Je n'ai pas besoin de le dire. J'existe. Je suis debout, on me voit debout, c'est assez pour faire du militantisme. Pour moi, si on le crie, ça n'a pas de sens. C'est pourquoi je ne suis pas féministe.

Le troisième volet c'est que quand j'écris, je ne dis pas que je suis une femme qui écrit, c'est sûr que je suis une femme qui écrit mais je ne le dis pas. Je ne cherche pas à me distinguer en tant que femme. Est-ce que je le pourrai même? J'écris en tant qu'être humain, conscient de ma dignité humaine, et conscient du fait que j'ai l'ambition non pensée, non exprimée mais c'est la réalité d'embrasser le monde dans son intégralité. *Si je dis que je suis femme, une femme qui écrit, ça pourrait supposer qu'il y a des choses que je laisse à l'homme. Le destin de nos pays, je laisse à l'homme; ce qui est masculin, je laisse à l'homme; le fait de participer aux concerts du monde, je laisse à l'homme. Si je fais ça, c'est moi qui me marginalise. Je ne veux pas me marginaliser. Je veux affirmer ma participation intégrale à toute réflexion qui concerne le monde. Je ne laisse pas de domaines réservés aux hommes.*

Diouf: Quels sont selon vous les déterminants essentiels et majeurs qui spécifient la société et la femme sénégalaise (ou Africaine) par rapport à la diaspora féminine noire?

Sow Fall: Là, je n'ai pas fait de constations ou d'enquête, non, je n'en ai pas fait. Mais je pense que je rencontrerais une femme sénégalaise au fin fond de l'Australie, je la reconnaîtrais. Et pour ne pas faire du nombrilisme, je crois qu'une femme française en ferait autant n'importe où parce qu'il y a sûrement des expressions culturelles, des choses qui restent. J'ai rencontré à Bannière de Bigorre il y a quelques années dans les Pyrénées une métisse Sénégalaise de Saint-Louis, et sa maison s'appelle même 'Oupoukaye' (éventail). Elle parle un wolof parfait. Il y a longtemps qu'elle est installée là-bas parce qu'elle a grandi à Saint-Louis. Mais, dès que je l'ai vue parler et venir vers moi, j'ai tout de suite su qu'elle est de culture sénégalaise. Alors vous voyez, c'est donc des choses comme ça, mais je ne peux pas dire qu'elle est comme ceci ou les hommes sont comme ça, ni voici ce qui les distingue maintenant. C'est ça la généralité, il y a aussi des exceptions; on peut avoir des degrés d'assimilation. Je ne reconnaîtrais sûrement pas la Sénégalaise parmi les autres peuples de la terre.

Université du Kansas

Notes

1. Voir notre "Interview..." à la page 12.
2. Dakar: Nouvelles Editions Africaines, 1976.
3. Dakar: Nouvelles Editions Africaines, 1979.
4. Dakar: Nouvelles Editions Africaines, 1983.
5. Paris: L'Harmattan, 1987
6. Dakar: Editions Khoudia, 1997.
7. Abidjan: Nouvelles Editions Ivoiriennes, 1998.
8. Paris: Editions François Truffaut, 2002.
9. C'est moi qui souligne. C'est le cas pour tous les passages en italiques qui suivront.